

dans le "*North British Agriculturist*." Un monsieur y rapporte qu'il a importé d'Angleterre deux quarts de blé de différentes espèces, et qu'il les a semés en Ecosse en même temps et dans le même champ, et que la récolte, provenant de celle qu'on regardait comme la moins bonne, a été double de celle de l'autre espèce, quoique durant tout le temps de la crue, elle ne parut pas donner de marques de supériorité. Ce même homme produit toutes les bonnes espèces de blé qu'il peut se procurer; mais jamais il ne sème, ou ne vend pour semer, une espèce dont le rapport est médiocre. Il rapporte aussi qu'il a semé en même temps dans le même champ, ou plutôt dans le même sillon, deux espèces différentes de blé, dont l'une a été entièrement exempte de l'attaque de la mouche, tandis que l'autre eut beaucoup à en souffrir. Ces deux espèces de blé semées dans le même temps firent aussi leur épi en même temps, et on ne sait trop comment expliquer cette préférence de la mouche pour l'une plutôt que pour l'autre. Cependant, il paraît que le blé qui pousse une longue paille est plus endommagé par la mouche que celui qui en pousse une courte, et on a aussi remarqué que le blé à longue paille demeure en fleur trois jours de plus que le blé à courte paille, et ce fait peut servir à expliquer pourquoi certaines espèces sont plus sujettes à être attaquées que d'autres, car c'est quand le blé est en fleur que la mouche lui fait le plus de dommage. Nous savons par expérience qu'il est d'une grande importance que le blé arrive rapidement en épi, et en fleur, après que l'épi a commencé à se montrer. Il n'en est pas ainsi du blé à longue paille, ou qui croît avec exubérance; il demeure beaucoup plus longtemps vert et mou que le blé à paille courte. Il serait donc désirable qu'on pût se procurer des espèces qui parviennent à maturité en peu de temps. Les espèces à paille courte et dure seraient sans doute celles qui conviendraient le mieux en Canada, et nous devrions en essayer différentes espèces,

pour faire choix de celles qui conviendraient le mieux au pays. Pour ce qui est du blé d'automne, nous sommes sûr qu'il réussirait s'il était semé à temps, sur du guéret d'été et en sillons, ayant soin de laisser le sol dans le sillon plus bas de trois ou quatre pouces qu'il n'est sur les côtés, après que la semence est recouverte. Ce serait un moyen de protection pour la plante, le sol tendant continuellement à descendre dans le sillon, et à donner ainsi au blé une espèce de rechaussage.

La terre labourée depuis longtemps est sujette à s'éprendre d'herbes ou de plantes nuisibles, qui y prennent racines et gardent toujours l'avance sur la semence qu'on y a mise pour récolte. Il est difficile aussi de la herse si on passe le temps convenable où il faut le faire. La terre demeure si dure et si massée qu'il est impossible de l'ameublir et de la pulvériser avec la herse, à moins de se servir d'un instrument propre à cet objet, et dont on ne compte probablement pas une demi-douzaine en Canada. Dans un semblable cas, le sarcloir serait un instrument fort utile pour remuer le sol sans le retourner. C'est assurément une bien grande absurdité d'espérer une récolte quelconque, sans cultiver de la manière qu'il le faut pour la produire. Et c'est une grande perte que de labourer, de herse et de semer une pièce de terre, qui ne nous donnera pas une récolte capable de nous indemniser. La mouche à blé a ravagé les champs, et détruit les récoltes dans ceux qui étaient bien cultivés, comme dans ceux qui l'étaient mal, mais c'était là un mal qu'il était impossible de prévenir, lors de sa première apparition, et on ne pouvait en rien blâmer le cultivateur pour cela. Il n'en est pas ainsi, quand les cultivateurs ont de mauvaises récoltes, faute d'une culture convenable, et faute d'engrais suffisants; alors ils sont blâmables, parce que par là ils détériorent leurs terres, ils perdent leur semence et leur travail; toutes choses qu'ils pouvaient employer d'une manière profitable.